

La construction d'une identité singulière

LA COIFFURE DES FEMMES DES ENVIRONS DE PONT-L'ABBÉ : PREMIERS TÉMOIGNAGES



EXTRAIT, LE CHAMP DE FOIRE - PERRIN
MUSÉE DES BEAUX-ARTS QUIMPER

Perrin 1810



EXTRAIT, DANSE BRETONNE DES ENVIRONS DE QUIMPER - TOUDOUIZE
COLL. MUSÉE DÉPARTEMENTAL BRETON - CLICHÉ: SERGE GOARIN

Toudouze 1848

Avant le XIX^e siècle, le pays de Pont-l'Abbé ne s'appelle pas encore bigouden mais « Cap Caval ». C'est la coiffe des femmes qui lui donnera plus tard le nom que nous lui connaissons.

Dès le XVIII^e siècle, la coiffe semble marquer une appartenance à un hameau ou à une paroisse. La première mention d'une coiffe de Pont-l'Abbé distincte de ses voisines date de 1747.

Dans la société traditionnelle, la vie se déroule sous l'emprise du groupe, laissant peu de place aux fantaisies individuelles, au sein du foyer comme à l'extérieur. Tout le monde se connaît dans ces paroisses qui sont le théâtre de toute une vie. Origine géographique, richesse, statut social, métier... La coiffe est une véritable pièce d'identité.

Les étranges origines du mot bigouden

Le terme bigouden semble apparaître dans les années 1830. Il désigne d'abord la petite pointe qui surmonte la coiffe. En vingt ans, il connaît un succès fulgurant : il désigne par extension l'ensemble de la coiffure, puis le mode vestimentaire des femmes et des hommes, et enfin tout un pays.

L'étymologie de ce mot reste méconnue. Associé à l'idée du clocher, le mot dérive-t-il de begou, les pointes, ou de Bigot (Nom d'un architecte qui reconstruisi à la fin du XVIII^e siècle le clocher de l'église de Combrit abattu un siècle plus tôt sur ordre de Louis XIV en représailles des révoltes paysannes) ?

« Parmi les modes les plus curieuses, nous mentionnerons celle des femmes de Pont-l'Abbé qui sur le sommet d'un chignon bien nourri, bâtissent le léger et agaçant édifice appelé bigouden ».

ALEXANDRE BOUËT,
LA GALERIE BRETONNE, 1835.

Un jugement peu flatteur

Dès le XIX^e siècle, les regards des voyageurs convergent vers la coiffe.

« Le costume des femmes diffère peu de celui des environs de Quimper, sauf la coiffure. Ici on nomme Bigouden celle que portent les femmes. C'est une coiffe très petite encadrant en partie le visage mais qui, ne couvrant que le sommet, laisse voir la chevelure qui est retroussée en chignon. Cette disgracieuse coiffure sied à bien peu de femmes ».

JEAN-FRANÇOIS BROUSMICHE,
BRESTOIS, 1841

« Bigoudens : nom que l'on donne aux femmes des environs de Pont-l'Abbé et principalement à leur laide coiffure (...) avec leur chevelure relevée et lissée en arrière. »

JOURNAL L'ÉCHO DE MORLAIX, 1844

« L'étroit et coquet bigouden de Pont-l'Abbé »

PITRE CHEVALIER EN 1844

« Un petit bonnet tout à fait disgracieux »

CONGRÈS DE L'ASSOCIATION BRETONNE
EN 1847

Au début du XIX^e siècle, les femmes semblent poser leur coiffe sur un petit chignon bas. Aucune indication sur l'usage d'un bonnet ne nous est parvenue avant les dessins très précis de FH Lalaisse en 1843. Les cheveux sont remontés sur le bonnet, qui connaît la même utilisation qu'aujourd'hui : il assure la base de la coiffure.

Au milieu du XIX^e siècle, les cheveux sont maintenus sur le bonnet à l'aide d'un long ruban de laine. En serrant la tête, il sert d'assise à la coiffe.

Les ailes de la coiffe, qui pointent encore derrière les lacets dans les années 1850, se rétractent complètement dès les années 1860.



EXTRAIT, PARDON DE SAINTE-ANNE LA PALUD
MUSÉE MALRAUX, LE HAVRE

Boudin 1858



Vers 1820



Boudin 1843

La construction d'une identité singulière

DES ANNÉES 1880 À LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, L'AFFIRMATION D'UNE IDENTITÉ BIGOUDÈNE



GÉRARD BERTHELOM - TOUS DROITS RÉSERVÉS

Vers 1860



Vers 1880

GÉRARD BERTHELOM
TOUS DROITS RÉSERVÉS

À partir des années 1880, le Pays Bigouden s'ouvre plus largement sur le monde

La société reste corsetée par la religion catholique et la famille. Toutefois, le carcan s'assouplit lentement pour laisser davantage de place à l'individu.

En 1884, le premier train entre à Pont-l'Abbé. Il permet de rejoindre Quimper en moins d'une heure. Les échanges économiques et touristiques s'intensifient rapidement. Profitant du développement de transports « rapides », la pêche et le commerce se développent, les conserveries de légumes et de poisson fleurissent sur les côtes. La jeunesse pauvre des campagnes se masse dans les ports pour y trouver du travail. À partir de 1907, le train Birinik égraine en une petite heure les six stations de la ligne reliant Saint-Guérolé à Pont-l'Abbé. Il sera suivi par le train « carottes » en 1912, entre Audierne et Pont-l'Abbé.

C'est dans cette époque faite de brassage des populations que s'épanouit l'identité bigoudène. Dans les années 1900, la disparition de la sardine, qui déserte les rivages bretons et plonge une grande partie du pays bigouden dans la misère, renforce ce sentiment d'appartenance à une communauté.

La coiffe devient objet de coquetterie

Les grandes modes parisiennes se répandent dans toute la France, l'emprise de la religion se relâche. Désormais, les femmes libèrent petit à petit leur visage. La coiffe se rétracte alors lentement sur le sommet du crâne. Il y a quelques décennies seulement, la coiffe encadrait sévèrement le visage, conformément à la décence et à la religion, qui demandaient que les cheveux des femmes soient couverts. La broderie gagne l'ensemble de la parure.

« les filles grandes, belles, fraîches... sur les tempes deux plaques brodées en couleur, encadrent le visage, serrent les cheveux qui tombent en nappe, qui remontant se tassent au sommet du crâne sous un singulier bonnet tissé souvent d'or et d'argent. »

GUY DE MAUPASSANT, 1879



PHILIPPE CLEACH

Vers 1910

« Les paysannes enserrant tellement tous leurs cheveux sous leur coëf-bléo, et nouent si fort les lacets de celui-ci, qu'on ne voit sur le devant, aucun cheveu s'échapper de leur coiffe. Les citadines au contraire se coiffent un peu plus en arrière et laissent voir sur le front et près des tempes quelques frisons. »

RITALONGI,
LES BIGOUDENS, 1894.

D'abord cantonnée à un petit rectangle, la broderie s'étend peu à peu à l'ensemble de la coiffe : la visagière, la pièce arrière (daledenn ou dalet), et enfin les lacets vers 1900.

Auparavant simples rubans utilitaires, les lacets étaient souvent découpés au mètre dans des longueurs de dentelle mécanique, avant d'être brodés à la main à partir des années 1900.

Dans les années 1870, la pièce arrière, le daledenn ou dalet, prend une importance considérable. Repassé de manière angulaire, il est plus haut que la visagière. Cette mode décroît dans les années 1890. Au fur et à mesure de la croissance de la visagière, le daledenn devient de plus en plus discret.

Dans les années 1880, les cheveux sont fermement lissés à l'arrière de la tête. Un ruban fixé au sommet de la coiffe les maintient à l'aide d'épingles.

La petite pointe ou bigouden, qui a donné son nom au pays, surmonte encore les coiffes à la veille de la première guerre mondiale. Cette pointe de tissu de quelques millimètres est une survivance des formes anciennes.



La construction d'une identité singulière

LES ANNÉES FOLLES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES : LES FEMMES GARDIENNES ET MOTEURS DE LA TRADITION

COLL. HENAFF



MUSÉE DE BRETAGNE

Au lendemain de la Première Guerre Mondiale, les femmes sont de plus en plus nombreuses à travailler à l'extérieur du cercle familial : les commerces, les ateliers, mais surtout les conserveries, dont les salaires, pourtant de misère, apportent

un complément de ressources à la famille. Les évolutions amorcées depuis les années 1880 s'accroissent dans les années 1920. En bord de mer comme dans les campagnes, la pauvreté n'est que trop présente, aggravée par les familles si nombreuses, les crises de la pêche, les conflits sociaux. De nombreuses jeunes Bigoudènes doivent se résoudre à l'émigration ou accepter les conditions de travail des conserveries. Pour ces ouvrières, les années 1920 resteront celles des longues luttes sociales et des désenchantements.

Les années 1930, la société traditionnelle se fissure, la coiffe connaît l'évolution la plus marquante de son histoire.

Sur la côte et dans les campagnes, le costume et la coiffe sont portés quotidiennement par une écrasante majorité de femmes, à la différence des territoires voisins qui les voient disparaître. Le développement des conserveries a tout de même permis à de nombreuses femmes de « vivre et travailler au pays », les préservant du déracinement et de la nécessité de se fondre dans une mode citadine. Pour beaucoup de Bretonnes arrivant en ville, la langue, le costume et la coiffe trahissaient en effet une origine paysanne honteuse et méprisée.

Tel un affront à la société moderne, au climat et aux conditions de vie, la coiffe grimpe de façon extravagante. Les jeunes filles du pays bigouden quittent massivement les campagnes pour travailler dans les ateliers mécanisés de la côte, créant un effet de groupe propice à la surenchère vestimentaire. Se conformant aux limites permises par la société, qui admet encore difficilement l'abandon du vêtement traditionnel, elles expriment leurs envies de coquetterie et lancent les nouvelles modes.

Filles de la côte, filles de la ville, brodeuses occasionnelles ou professionnelles, toutes se lancent dans une course aux centimètres. De copies en créations, la coiffe bigoudène devient un formidable exercice de style. Libérées des codes les plus stricts, les jeunes filles portent des coiffes aux motifs extravagants. Il y eut, à partir de cette époque, des coiffes pour tous les goûts, tous les porte-feuilles, toutes les occasions.

La pression de la famille et de la religion est encore forte, chacun préférant laisser la coiffe évoluer que la voir abandonnée.

« Les prêtres condamnent d'avance celles qui auraient envie de couper leurs cheveux « à la garçonne » et donc d'abandonner la coiffe pour se mettre en costume de ville comme les institutrices de l'École du Diable, ces dévergondées. »

Madame Le Loc'h, née en 1917, a quitté sa coiffe en 1936, un an après son mariage. Ses parents ne voulaient pas qu'elle se mette à la mode de la ville, elle a donc attendu d'être mariée et d'avoir l'argent suffisant pour se payer une nouvelle garde-robe : avec la coiffe, les femmes abandonnaient aussi le costume traditionnel :

« En 1935, c'est incroyable de voir comment les gens ont jeté leur coiffe par dessus... À Pont-l'Abbé, il y avait beaucoup plus de personnes en chapeau. C'était la mode de dire « oh moi je vais en chapeau », et ça donnait envie... de ne pas avoir cette contrainte-là. Quand il fait beau, ça va, mais quand il pleuvait, quand on allait en vélo... J'avais coupé mes cheveux sans rien dire. À la Jeanne d'Arc. Tant qu'à faire, hein ! Le jour où j'ai coupé mes cheveux, je me suis trouvée très gênée. Alors on croit que tout le monde vous regarde. Moi la première fois j'osais pas sortir de chez moi. Quand je suis allée montrer à mon père, il dit : « tous les termajis ne sont pas à Pont-l'Abbé - les termajis c'était les gitans - il dit : Y'en a aussi sur la route de Loctudy ! » Mais je m'en fiche, j'étais mariée. Mon mari était pour, il était de la ville. Moi j'étais de Loctudy. Loctudy, c'était moitié campagne, et moitié la côte. C'était plus démodé, tandis qu'à Pont-l'Abbé, les gens étaient en giz ker [ndlr : mode de la ville]. Mon mari disait tout le temps : tu es tout le temps en retard, jette cette coiffe, là ! Alors il était d'accord. On disait « Oh tiens elle a laissé sa coiffe. Ca y est, elle est allée en giz ker ». Il y en avait qui étaient pour et puis d'autres, alors, qui étaient contre. Chacun faisait à son goût. Et on a fait notre vie comme ça, sans regrets. »

Un chant du cygne de la société traditionnelle

Les hommes ayant abandonné le vêtement traditionnel dès le lendemain de la première guerre mondiale, toute l'identité bigoudène se concentre désormais dans cette coiffe qui grimpe de saison en saison au rythme d'un centimètre par an.

Des grandes mutations en marche, le pays bigouden ne perçoit encore qu'un grondement lointain. Donnant l'illusion d'une possibilité de survie de la société traditionnelle, la coiffe en sera le chant du cygne. Un chant dont, aujourd'hui encore, nous entendons l'écho.



Vie de Brodeuse, vie de Bigoudène

DE FIL EN AIGUILLE, LA NAISSANCE D'UNE COIFFE BIGOUDÈNE

La broderie, une technique de précision



Au milieu du XIX^e siècle, la technique de broderie reste simple. Les motifs sont brodés directement sur la toile, sans relief. Ce savoir-faire a perduré

jusqu'à ce jour au travers des coiffes de deuil.



Les techniques évoluent rapidement. Vers 1880, les coiffes sont travaillées avec raffinement sur baptiste, tulle ou organdi, au point de remplissage, à l'aide

d'un fil très fin. Le point de bourdon était réservé aux motifs intérieurs, le feston aux bordures. Ces techniques se retrouvent à l'époque dans toutes les régions.

Les motifs de la fin du XIX^e siècle sont souvent figuratifs : feuilles de vigne, grappes de raisin, oiseaux, papillons...

Au moment de la première Guerre Mondiale, un vocabulaire floral prend le pas. Les formes s'arrondissent et s'étendent.

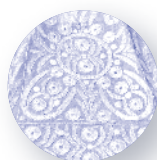


Les coiffes de fête commencent à être ajourées à la fin du XIX^e siècle. D'abord timides, les jours se font de plus en plus marqués, jusque

dans les années 1930, où le support est totalement brodé puis découpé.

Un miroir de vie

Au XX^e siècle, les coiffes étaient brodées sur tulle ou sur organdi. Très travaillées, les coiffes sur tulle étaient onéreuses. Elles étaient réservées aux grands jours : communions, mariages, pardons... Elles étaient souvent l'apanage des jeunes filles, qui les agrémentaient d'une cocarde les jours de fête.



Bien que de très belles coiffes aient été réalisées en organdi, ce tissu était généralement celui des coiffes quotidiennes. Une coiffe portée tous les jours se reconnaît

à un décor moins ouvragé, moins ajouré, la rendant plus solide et plus résistante aux intempéries.



Il existait toute une gamme de coiffes de deuil, selon que les femmes étaient en grand deuil, demi-deuil, ou rupture de deuil. Ce code tout en nuances devait être

scrupuleusement respecté. En Bretagne, les coiffes de deuil ne supportaient aucun ornement. La coiffe bigoudène faisait exception : tout un alphabet esthétique et technique lui était réservé.

À la fin du XIX^e siècle, la coiffe de deuil est brodée de fil blanc sur une toile safran, selon des techniques de broderie héritées des époques antérieures. Portées jusqu'aux années 1950 par les personnes âgées, ces coiffes jaune safran ont peu à peu laissé place à des parures de deuil entièrement blanches dès le début du XX^e siècle, mais le « neudé » est toujours resté la technique de broderie particulière au deuil.

Comment transformer un tissu souple en cylindre bien rigide ?

Aujourd'hui, seuls une repasseuse et un repasseur connaissent encore les secrets de la mise en forme de la coiffe. Des secrets qu'ils ne demandent qu'à transmettre.

« Il faut préparer l'amidon de blé, le délayer dans l'eau avec un peu de bougie. Faire chauffer, puis laisser refroidir. Ensuite, on incorpore à cette préparation de l'amidon de blé que l'on a mélangé avec de l'amidon de riz. Alors on imprègne la coiffe. Et avant de commencer à repasser on l'essuie bien. Le fer doit être très chaud : il faut bien repasser à plat, à l'endroit d'abord. Ensuite, on fait l'arrondi et on termine par l'envers. »

MARION LE BRIS,
REPASSEUSE À PONT-L'ABBÉ

« Quand il y a des trous, c'est que c'est la fête au village, et pour le deuil, le tissu de la coiffe et des lacets est plein. »

MARIE LE BEC, BRODEUSE, EN 1990.



La coiffe Bigoudène, Emblème de la Bretagne

« SANS ÇA, ON SERAIT COMME TOUT LE MONDE »



Certaines Bigoudènes portent toujours la coiffe, leur coiffe



Chaque jour après le café, les Bigoudènes consacrent une demi-heure à assembler fermement les sept éléments de la coiffe. Cette coiffe n'est portée que par les femmes du pays bigouden, territoire d'une vingtaine de communes.

Elles vivent dans des intérieurs modernes, montent en voiture, croient en l'Europe, ont refusé de parler breton à leurs enfants... Et s'entêtent à porter cette coiffe qui est un défi au confort et à la mode de la ville. Tous les jours, en toutes circonstances... Elles ne sortent jamais sans leur coiffe. Une coiffe si haute, dans ce pays du bout du monde, battu par tous les vents.

Comme les femmes de la presqu'île de Plougastel Daoulas, les Bigoudènes qui ont continué de porter leur coiffe ont aussi conservé leur garde-robe traditionnelle. Au contraire, à Quimper ou dans l'Aven, si certaines portaient encore la coiffe, toutes adoptaient le vêtement de ville.

Un magnifique chant du cygne



Ces femmes qui ont grandi à l'ombre de la société traditionnelle, qui sont pétrées de ses usages, se sont progressivement détachées des anciens codes pour se permettre un dernier tour de piste sous leurs plus beaux atours.

Depuis les années 1980-1990, délaissant leurs sobres coiffes de deuil, les Bigoudènes ont recommencé à porter les belles coiffes ajourées de leur jeunesse.

Leurs mères, ces femmes nées avec le XX^e siècle, ont été les dernières à transmettre à leurs filles leur manière de se vêtir.

Exil, attraction de la culture citadine, nouveaux canons de la mode, exigence de confort, développement des moyens de locomotion... Tout concourrait à faire disparaître, comme ailleurs, le vêtement traditionnel.

Les Bigoudènes ont peut-être eu la force d'y croire un peu plus longtemps.
Pour ne pas être comme tout le monde.

« On la portait tous les jours, on ne serait pas sorties dehors sans sa coiffe, on avait aucune allure. »

MADAME LE LOC'H, NÉE EN 1917

« Avant, je ne la mettais que le dimanche pour aller à l'église. Je travaillais à l'usine de poisson, à Saint-Guénolé. Quand on finit à deux heures du matin et qu'on reprend à huit, on n'a pas le temps! Après mon mariage et la tenue du magasin de vêtements... Je ne pouvais pas venir n'importe comment. Mais c'est plutôt par habitude que je la porte. Moi en voiture, j'ai une bonne méthode: la coiffe reste en arrière. Certaines ne savent pas y faire, aussi! »

MARIE-HÉLÈNE CANÉVET, NÉE EN 1920

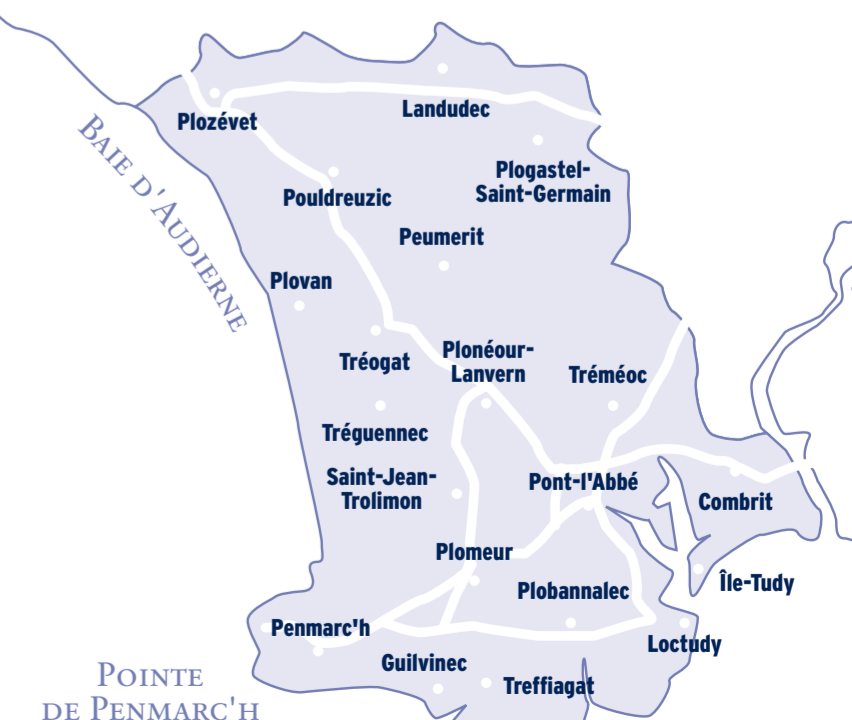
« Je suis née en 1924. J'ai porté la coiffe jusqu'à mes 40 ans. Même pour aller à l'usine, les femmes mettaient toutes leur coiffe. J'ai arrêté, surtout à cause des voitures, avec les enfants... Après, le matin, on ne savait plus qu'est-ce qu'il nous manquait, puisqu'il nous manquait la coiffe à mettre: 20 minutes! J'ai eu des filles, mais elles n'auraient certainement pas porté la coiffe. C'était plus le temps. »

MARIE JÉZÉQUEL, NÉE EN 1924



- 3 567 femmes portent la coiffe en 1977, soit 15 % des femmes,
- 2 000 en 1985, soit 8 % des femmes,
- 643 en 1992 soit 2,5 % des femmes,
- Une vingtaine en 2008.

POINTE
DU RAZ



Vie de Brodeuse, vie de Bigoudène

MA MÈRE, BRODEUSE À PLONÉOUR-LANVERN



Marie Trépos dans les années 1990

Annick Cléac'h évoque la vie de sa mère, Marie Trépos, brodeuse à Plonéour-Lanvern de 1933 à 1995.

Une brodeuse à plein-temps

« Ma mère était l'une de celles qui avaient fait de la broderie leur profession. Elle habitait Plonéour-Lanvern où elle naquit au début de la Grande Guerre. Pendant plus d'un demi-siècle, elle a consacré 8 à 10 heures de travail par jour à la broderie, un temps à peine entamé par la naissance de deux enfants dont la garde fut en partie assurée par la grand-mère. La dernière coiffe fut brodée en 1995. Jusqu'à la fin, le nécessaire à broder resta posé dans la cuisine, sur une chaise, à sa place immuable.

Mon père était ouvrier menuisier. Son revenu était un peu juste pour le ménage, et le travail de ma mère permettait de mettre du beurre dans les épinards, d'équiper la maison et les enfants. Juste avant la guerre, la broderie apportait 40 % des ressources du ménage.

Ma mère entama son apprentissage après le certificat d'études, auprès de sa mère et de ses tantes, brodeuses occasionnelles. Après une expérience peu concluante dans l'une des conserveries du bourg, elle se résigna à faire des coiffes à plein temps à partir de 1933. Cette activité convenait mieux à sa santé fragile, mais rapportait nettement moins que le travail industriel. Je l'ai souvent vue fatiguée, les yeux battus, souffrant de crampes d'estomac après de longues heures pliées sur son ouvrage. Je ne l'ai jamais entendue fulminer contre ce métier où le temps ne comptait pas et qui rapportait si peu : 20 F par jour en 1940.

Au regard du travail en usine, ponctué par les arrivages de poissons ou les récoltes de légumes, l'activité de broderie présentait l'avantage d'être permanente. Pendant les mois creux de janvier et février, le travail s'entassait en prévision de la saison des mariages chics et des fêtes pascales, des premières communions, des mariages plus modestes du mois de septembre et des fêtes de fin d'année.

Un travail de chaque instant

La journée de la brodeuse était rythmée par les travaux domestiques et la vie familiale. Deux heures le matin, interrompues par la préparation du repas, puis l'après-midi jusqu'à 17 heures. Le soir, le travail reprenait jusqu'à 22 heures ou plus tard en cas de presse, à la lumière de la lampe réglée au plus près du travail. L'atelier était la cuisine, près de la fenêtre. Il mobilisait deux chaises : l'une pour s'asseoir, l'autre servant à poser les pieds et le matériel. Sur les genoux, un torchon de coton blanc sur lequel était posé l'ouvrage, un tissu fixé sur une toile cirée. L'outillage était réduit : un jeu d'aiguilles, un dé à coudre, des ciseaux, quelques épingles à bout noir pour maintenir le travail... Souvent, l'aiguille atteignait la peau, arrachant à la brodeuse un petit cri et marquant les genoux des petits stigmates du métier.

Dimanche, jour chômé. Sur une feuille de papier cristal, la brodeuse améliorait parfois les modèles en cours ou se lançait dans une nouvelle composition de motifs : roses, tulipes, pâquerettes, fougères, araignées... Elle sortait ainsi 2 à 3 modèles par an, parfaitement identifiables sur la tête de ses compatriotes. Mais tout n'était pas pure création : « On allait à la messe, surtout pour copier les motifs ! ».

Différents lieux de vente

Au plus fort de son activité, elle livrait les 3/4 de son travail à des marchandes de Pont-l'Abbé, qui complétaient leur activité de mercerie, boulangerie, primeurs... La livraison avait lieu le jeudi, jour de marché, l'occasion aussi d'acheter le fil de coton DMC et l'organdi suisse auprès de la Maison Lautredu, place de la République. Les revendeuses transmettaient aux brodeuses les demandes spécifiques des clientes. Les Bigoudènes de la côte, grandes consommatrices de coiffes, lançaient les modes et furent le moteur de la surenchère. Plus tard, la vente directe à des clientes fidèles des environs de Plonéour-Lanvern prit progressivement le pas sur les livraisons pont-l'abbistes.

De nombreuses Bigoudènes ne brodaient qu'à temps partiel, en dehors des périodes de pointe du travail agricole ou ouvrier. Rares sont celles qui étaient déclarées. La visite du contrôleur du travail semait un vent de panique parmi les brodeuses. Bien qu'exerçant en solitaire, ma mère travaillait en association avec 2 ou 3 amies, chacune ayant sa spécialité : cordonnet, jours Venise, neudé (le point de deuil).

Une parure onéreuse

La coiffe anter neudet, modèle à trous, à la fois brodée et neudée, était portée quotidiennement. La coiffe sans trous, entièrement neudée selon un code de motifs très rigoureux, était réservée au deuil. Pour les grandes cérémonies familiales, toute Bigoudène soucieuse de tenir son rang se faisait faire une « paire de coiffes »



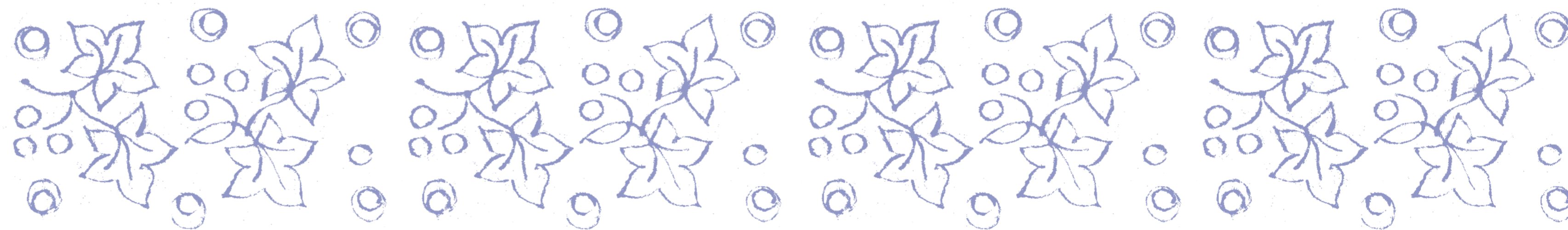
Marie Trépos à la veille de son mariage dans les années 1930

brodée. Ma mère, qui était une ouvrière aguerrie, « neudait » une coiffe de modèle courant en 10 heures. La réalisation d'une coiffe neudée-brodée nécessitait environ 20 heures de travail. La paire de lacets un peu plus. La parure de cérémonie entièrement brodée demandait 40 heures sur tissu organdi, 60 heures sur tulle. Malgré le faible coût du travail, l'achat d'une coiffe de cérémonie était un luxe que l'on pourrait aujourd'hui évaluer à environ 400 euros.

À raison de 50 heures de travail, ma mère brodait environ cinq coiffes par semaine. Elle a ainsi produit quelques milliers de couvre-chefs au cours de sa carrière, tous destinés aux femmes du Pays Bigouden.

Vie de brodeuse, vie de Bigoudène

Avec la fin du port de la coiffe, c'est un métier d'artisan qui a disparu. Il n'y a plus de brodeuses de coiffes à Plonéour-Lanvern, qui en comptait entre 40 et 50 dans les années 1950. Ma mère a transmis son savoir-faire à une dizaine de jeunes filles. L'art de la broderie bigoudène trouve aujourd'hui un nouveau souffle dans le développement des écoles de broderie. »



La coiffe Bigoudène, Emblème de la Bretagne

« SANS ÇA, ON SERAIT COMME TOUT LE MONDE »



Certaines Bigoudènes portent toujours la coiffe, leur coiffe



Chaque jour après le café, les Bigoudènes consacrent une demi-heure à assembler fermement les sept éléments de la coiffe. Cette coiffe n'est portée que par les femmes du pays bigouden, territoire d'une vingtaine de communes.

Elles vivent dans des intérieurs modernes, montent en voiture, croient en l'Europe, ont refusé de parler breton à leurs enfants... Et s'entêtent à porter cette coiffe qui est un défi au confort et à la mode de la ville. Tous les jours, en toutes circonstances... Elles ne sortent jamais sans leur coiffe. Une coiffe si haute, dans ce pays du bout du monde, battu par tous les vents.

Comme les femmes de la presqu'île de Plougastel Daoulas, les Bigoudènes qui ont continué de porter leur coiffe ont aussi conservé leur garde-robe traditionnelle. Au contraire, à Quimper ou dans l'Aven, si certaines portaient encore la coiffe, toutes adoptaient le vêtement de ville.

Un magnifique chant du cygne



Ces femmes qui ont grandi à l'ombre de la société traditionnelle, qui sont pétrées de ses usages, se sont progressivement détachées des anciens codes pour se permettre un dernier tour de piste sous leurs plus beaux atours.

Depuis les années 1980-1990, délaissant leurs sobres coiffes de deuil, les Bigoudènes ont recommencé à porter les belles coiffes ajourées de leur jeunesse.

Leurs mères, ces femmes nées avec le XX^e siècle, ont été les dernières à transmettre à leurs filles leur manière de se vêtir.

Exil, attraction de la culture citadine, nouveaux canons de la mode, exigence de confort, développement des moyens de locomotion... Tout concourrait à faire disparaître, comme ailleurs, le vêtement traditionnel.

Les Bigoudènes ont peut-être eu la force d'y croire un peu plus longtemps.
Pour ne pas être comme tout le monde.

« On la portait tous les jours, on ne serait pas sorties dehors sans sa coiffe, on avait aucune allure. »

MADAME LE LOC'H, NÉE EN 1917

« Avant, je ne la mettais que le dimanche pour aller à l'église. Je travaillais à l'usine de poisson, à Saint-Guérolé. Quand on finit à deux heures du matin et qu'on reprend à huit, on n'a pas le temps! Après mon mariage et la tenue du magasin de vêtements... Je ne pouvais pas venir n'importe comment. Mais c'est plutôt par habitude que je la porte. Moi en voiture, j'ai une bonne méthode: la coiffe reste en arrière. Certaines ne savent pas y faire, aussi! »



MARIE-HÉLÈNE CANÉVET, NÉE EN 1920

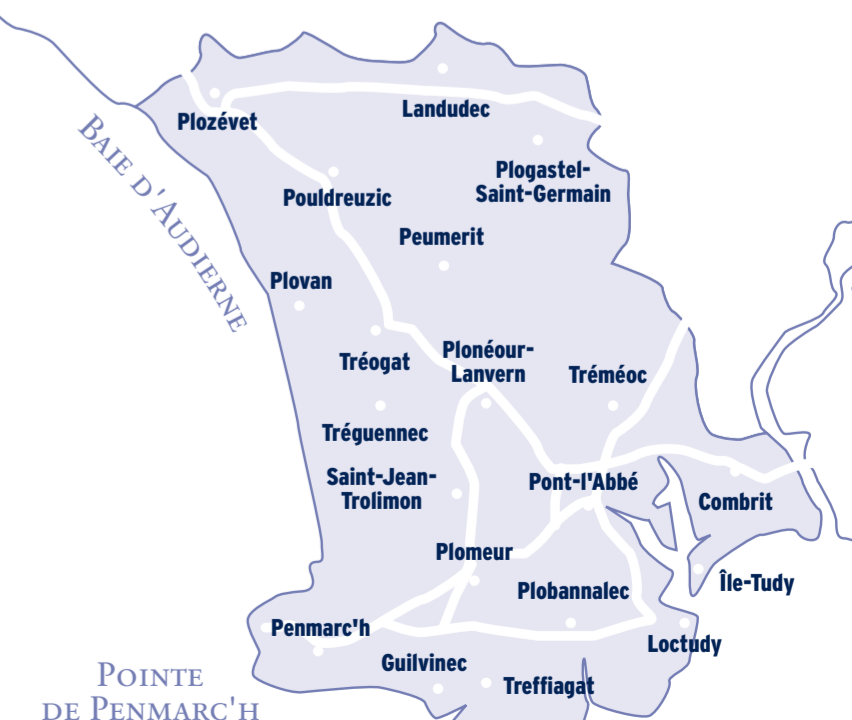
« Je suis née en 1924. J'ai porté la coiffe jusqu'à mes 40 ans. Même pour aller à l'usine, les femmes mettaient toutes leur coiffe. J'ai arrêté, surtout à cause des voitures, avec les enfants... Après, le matin, on ne savait plus qu'est-ce qu'il nous manquait, puisqu'il nous manquait la coiffe à mettre: 20 minutes! J'ai eu des filles, mais elles n'auraient certainement pas porté la coiffe. C'était plus le temps. »

MARIE JÉZÉQUEL, NÉE EN 1924



- 3 567 femmes portent la coiffe en 1977, soit 15 % des femmes,
- 2 000 en 1985, soit 8 % des femmes,
- 643 en 1992 soit 2,5 % des femmes,
- Une vingtaine en 2008.

POINTE
DU RAZ



Vie de Brodeuse, vie de Bigoudène

MA MÈRE, BRODEUSE À PLONÉOUR-LANVERN



Marie Trépos dans les années 1990

Annick Cléac'h évoque la vie de sa mère, Marie Trépos, brodeuse à Plonéour-Lanvern de 1933 à 1995.

Une brodeuse à plein-temps

« Ma mère était l'une de celles qui avaient fait de la broderie leur profession. Elle habitait Plonéour-Lanvern où elle naquit au début de la Grande Guerre. Pendant plus d'un demi-siècle, elle a consacré 8 à 10 heures de travail par jour à la broderie, un temps à peine entamé par la naissance de deux enfants dont la garde fut en partie assurée par la grand-mère. La dernière coiffe fut brodée en 1995. Jusqu'à la fin, le nécessaire à broder resta posé dans la cuisine, sur une chaise, à sa place immuable.

Mon père était ouvrier menuisier. Son revenu était un peu juste pour le ménage, et le travail de ma mère permettait de mettre du beurre dans les épinards, d'équiper la maison et les enfants. Juste avant la guerre, la broderie apportait 40 % des ressources du ménage.

Ma mère entama son apprentissage après le certificat d'études, auprès de sa mère et de ses tantes, brodeuses occasionnelles. Après une expérience peu concluante dans l'une des conserveries du bourg, elle se résigna à faire des coiffes à plein temps à partir de 1933. Cette activité convenait mieux à sa santé fragile, mais rapportait nettement moins que le travail industriel. Je l'ai souvent vue fatiguée, les yeux battus, souffrant de crampes d'estomac après de longues heures pliées sur son ouvrage. Je ne l'ai jamais entendue fulminer contre ce métier où le temps ne comptait pas et qui rapportait si peu : 20 F par jour en 1940.

Au regard du travail en usine, ponctué par les arrivages de poissons ou les récoltes de légumes, l'activité de broderie présentait l'avantage d'être permanente. Pendant les mois creux de janvier et février, le travail s'entassait en prévision de la saison des mariages chics et des fêtes pascales, des premières communions, des mariages plus modestes du mois de septembre et des fêtes de fin d'année.

Un travail de chaque instant

La journée de la brodeuse était rythmée par les travaux domestiques et la vie familiale. Deux heures le matin, interrompues par la préparation du repas, puis l'après-midi jusqu'à 17 heures. Le soir, le travail reprenait jusqu'à 22 heures ou plus tard en cas de presse, à la lumière de la lampe réglée au plus près du travail. L'atelier était la cuisine, près de la fenêtre. Il mobilisait deux chaises : l'une pour s'asseoir, l'autre servant à poser les pieds et le matériel. Sur les genoux, un torchon de coton blanc sur lequel était posé l'ouvrage, un tissu fixé sur une toile cirée. L'outillage était réduit : un jeu d'aiguilles, un dé à coudre, des ciseaux, quelques épingles à bout noir pour maintenir le travail... Souvent, l'aiguille atteignait la peau, arrachant à la brodeuse un petit cri et marquant les genoux des petits stigmates du métier.

Dimanche, jour chômé. Sur une feuille de papier cristal, la brodeuse améliorait parfois les modèles en cours ou se lançait dans une nouvelle composition de motifs : roses, tulipes, pâquerettes, fougères, araignées... Elle sortait ainsi 2 à 3 modèles par an, parfaitement identifiables sur la tête de ses compatriotes. Mais tout n'était pas pure création : « On allait à la messe, surtout pour copier les motifs ! ».

Différents lieux de vente

Au plus fort de son activité, elle livrait les 3/4 de son travail à des marchandes de Pont-l'Abbé, qui complétaient leur activité de mercerie, boulangerie, primeurs... La livraison avait lieu le jeudi, jour de marché, l'occasion aussi d'acheter le fil de coton DMC et l'organdi suisse auprès de la Maison Lautredu, place de la République. Les revendeuses transmettaient aux brodeuses les demandes spécifiques des clientes. Les Bigoudènes de la côte, grandes consommatrices de coiffes, lançaient les modes et furent le moteur de la surenchère. Plus tard, la vente directe à des clientes fidèles des environs de Plonéour-Lanvern prit progressivement le pas sur les livraisons pont-l'abbistes.

De nombreuses Bigoudènes ne brodaient qu'à temps partiel, en dehors des périodes de pointe du travail agricole ou ouvrier. Rares sont celles qui étaient déclarées. La visite du contrôleur du travail semait un vent de panique parmi les brodeuses. Bien qu'exerçant en solitaire, ma mère travaillait en association avec 2 ou 3 amies, chacune ayant sa spécialité : cordonnet, jours Venise, neudé (le point de deuil).

Une parure onéreuse

La coiffe anter neudet, modèle à trous, à la fois brodée et neudée, était portée quotidiennement. La coiffe sans trous, entièrement neudée selon un code de motifs très rigoureux, était réservée au deuil. Pour les grandes cérémonies familiales, toute Bigoudène soucieuse de tenir son rang se faisait faire une « paire de coiffes »



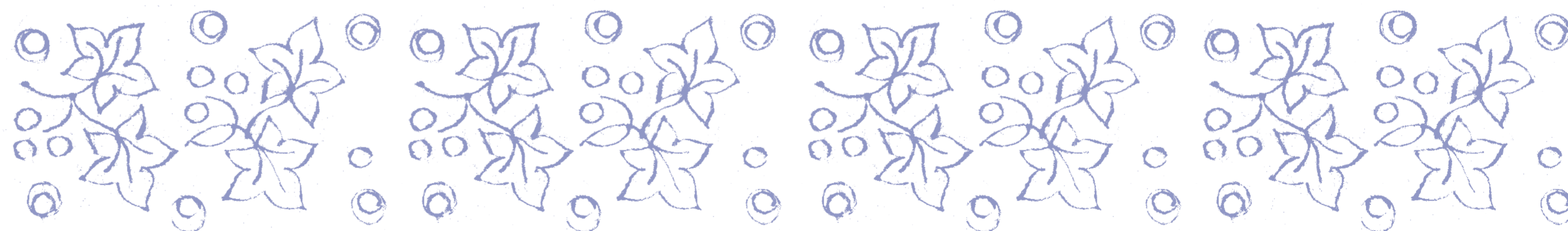
Marie Trépos à la veille de son mariage dans les années 1930

brodée. Ma mère, qui était une ouvrière aguerrie, « neudait » une coiffe de modèle courant en 10 heures. La réalisation d'une coiffe neudée-brodée nécessitait environ 20 heures de travail. La paire de lacets un peu plus. La parure de cérémonie entièrement brodée demandait 40 heures sur tissu organdi, 60 heures sur tulle. Malgré le faible coût du travail, l'achat d'une coiffe de cérémonie était un luxe que l'on pourrait aujourd'hui évaluer à environ 400 euros.

À raison de 50 heures de travail, ma mère brodait environ cinq coiffes par semaine. Elle a ainsi produit quelques milliers de couvre-chefs au cours de sa carrière, tous destinés aux femmes du Pays Bigouden.

Vie de brodeuse, vie de Bigoudène

Avec la fin du port de la coiffe, c'est un métier d'artisan qui a disparu. Il n'y a plus de brodeuses de coiffes à Plonéour-Lanvern, qui en comptait entre 40 et 50 dans les années 1950. Ma mère a transmis son savoir-faire à une dizaine de jeunes filles. L'art de la broderie bigoudène trouve aujourd'hui un nouveau souffle dans le développement des écoles de broderie. »



Vie de Brodeuse, vie de Bigoudène

LA COIFFE BIGOUDÈNE : MODE D'EMPLOI



Maria Le Marechal

*Née à Pont-l'Abbé
le 2 septembre 1911.
Dernière Pont-l'Abbé
à porter la coiffe*

Vous aurez au préalable pris soin de laver votre coiffe à l'eau et au savon et l'aurez emmené à amidonner chez une repasseuse de coiffe pour qu'elle soit bien blanche et bien rigide. Prévoyez une demi-heure de pose, ou même plus si vous n'avez pas l'habitude. Des cheveux longs sont indispensables.

LE MATÉRIEL NÉCESSAIRE :

- Un coef bleo (bonnet)
- Un ruban de velours noir de 70 cm environ
 - Un peigne rond
- Une trentaine de petites épingles noires et blanches et 5 grandes épingles nacrées
 - Des pinces à accroche-cœur
 - Une coiffe
 - Une paire de lacets
 - Un dalet
- Un peigne à poux (pour lisser les cheveux)

« Avec l'habitude, vous pourrez vous permettre des fantaisies. Chacune avait ses tics, son orgueil. Les nœuds n'étaient pas du même côté au Guilvinec et à Pont-l'Abbé! »

- Faites une raie au milieu puis séparez les cheveux en deux parties, à l'avant et à l'arrière.
- Nouez fermement le bonnet et épinglez le ruban à son sommet.
- Remontez au dos du bonnet les cheveux, que vous lisserez finement à l'aide du peigne à poux.
- Avec les épingles et le ruban de velours, attachez les cheveux sur le dessus du bonnet.
- Posez le peigne rond et maintenez-le à l'aide du ruban pour former une base solide.
- Fixez le dalet bien droit à l'arrière du peigne à l'aide de deux petites épingles blanches.
- Attachez chaque lacet au sommet de la coiffe par une grande épingle nacrée, puis épinglez votre coiffe autour du peigne. Il faut qu'elle soit bien droite!
- Fixez les lacets bien verticaux à la base de la coiffe à l'aide de deux épingles nacrées.
- Avec les lacets, nouez joliment une boucle côté cœur. Maintenez la boucle à l'aide d'une grande épingle nacrée.
- Il vous reste à arranger vos accroche-cœurs! Raie au milieu ou de côté, c'est comme vous voulez. Fixez une pince lisette de chaque côté du bonnet. Roulez légèrement chaque mèche de cheveux et passez-la dans la pince. Rentez le reste des cheveux sous le bonnet, à l'arrière.
- Un petit peu de laque, un coup d'œil dans le miroir... Vous voilà prête!

Le premier jour est toujours pénible. Les cheveux sont sévèrement tirés, les dents du peigne s'enfoncent dans le crâne, les épingles mal mises piquent... Les oreilles et la tête sont compressées par le bonnet serré. Le cou est strangulé pour faire tenir l'édifice...

Vous vous y habituerez vite: il vous faudra la mettre tous les jours, sans aide, quelques soient les conditions météorologiques ou les événements de la vie.

Dernier conseil, baissez bien la tête en voiture et pour passer les portes, et n'oubliez pas votre poch coef, le sac en plastique indispensable pour éviter la catastrophe en cas de pluie!

